

Conversations

France Mongeau

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mongeau, F. (2008). Conversations. *Moebius*, (118), 17–20.

FRANCE MONGEAU

Conversations

je rapporte une conversation :
c'était un mardi dans une cuisine jaune
un repas
les mots formaient une danse arrondie sous mon front
mais ils se confondent
aujourd'hui dans le poème
des histoires d'hommes en révolte et de vieilles femmes
mourantes
l'image d'une grâce primitive envolée
tout cela s'entremêlant au désordre de ma main
nous discussions autour du temps de ce voyage de la table
du repas
tes souhaits s'arrimaient aux miens plus sages
parfois nous parlions d'amour d'eux
parfois d'argent amassé avec soin et mesure de nos parts
égales
excès du réel et de la fiction
nous conversions dans le précipité et dans les hésitations
de l'hiver
la pièce charriait des images de l'orient
œuvrant par la fenêtre et la rivière aux reflets du présent
des photos une photo de toi assise dans une barque avec
une amie
des pays étrangers et si près de moi tes personnages
tu écrivais au revers de cartes postales
tu traçais les plans d'un voyage

j'avais faim
nous pouvions entendre les bruits de la rue

nous nous aventurons parfois tout près de certains aveux
ou de voix d'autres conversations singulières dans la
rumeur du matin
ne pas dire la terreur
ne pas tout dire de la terreur qui vibre en nous
depuis toujours et depuis d'autres nuits des temps
taire aussi cette part accrochée à notre capacité de respirer
d'aimer de vaincre
tu souriais ce sourire après ta mort est une raison de plus
qui s'achève
nous parlions de ce vacarme coulant dans tes veines
du temps qui nous éloigne
et ce repas
les assiettes étaient alignées entre nous
les mets glissaient se multipliaient à l'infini pour ma faim
et le thé

depuis cette conversation l'eau du thé rafraîchit ma gorge
la théière était ruisselante: c'est une image très forte dans
mon souvenir
comme celle de ta main vieillissante sur mon bras
bienveillante bonté ton humour
ta main de vieille femme

je n'imagine pas suivre ta trace
pas pour l'instant en tout cas
d'autres peurs hantent mes nuits et
le jour venu je tremble toujours dans l'effort de me lever

tes voyages sont des aventures inachevées emplies de
secrets
et de recommencements
je ne prononce pas les mots: reste avec nous
je dis: c'est une aventure où assouvir sa faim
je ne dis pas: je t'envie

longtemps je dois chercher mon souffle
des mots se bousculent sur ma langue étrangère rien ne
prend plus forme
aucun sens aucune mélodie
tu seras la part lumineuse des images virevoltant

dans mon âme
l'âme? tu as ri quand j'ai achevé le mot amour
tu n'y croyais pas vraiment
ta cécité te cachait mes larmes mes yeux effrayés mes lèvres
prononçant ton nom
aucune réparation dans ta mort devenue
rien

cette souffrance n'était plus utile
elle ne rapportait plus d'images ni de souffle
le réel prend forme autrement maintenant: tu le sais?
tes forces accumulées trépignent en ton sein

dans la cuisine jaune des hangars de la rivière
tu écoutais ma voix tu haussais les épaules tu fermais les
yeux pour me fuir
j'étais avide de tout et égarée

il n'est pas nécessaire de replonger
de chercher les mêmes odeurs les mêmes sels sous la
langue
nous savons rejoindre ce qui s'échappe de l'instinct et
atteint ta parole
parfois tu prononçais le mot survie: survie
toutes tes rides toutes les traces de tes vies sur ton corps
frémisaient

je devrais dire mes paroles oscillantes entre ici et demain
toujours entre le réel et l'imaginaire
mes racines puisant aux creux chauds de l'aventure
inventée
quelque héros quelque monstre

la table bougeait
les fruits étaient délicieux et servaient ma foi
je t'entendais tu fredonnais une chanson si vieille chanson
d'amour
notre conversation était un miroir dans lequel je me
regardais
je comparais en silence nos cheveux nos yeux
je cherchais traces de toi sur ma joue

dans le gracieux des doigts
tu sais ma propre parole encombrée
je ne peux rapporter tous les mots
ni la joie vive ni l'impudeur de cette conversation
rien des silences bavards
mais la fenêtre ouvrait sur un toit
plus loin des hangars à bateaux
l'étrange brume de ce matin d'hiver portait des vents
fiévreux
tant de choses faciles
avant ta mort je n'ai pu aller te voir te dire regarder
la bonté de ta main se posant sur mon bras
de ta voix dans mon oreille je retiens un murmure : va